

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 43

Artikel: Les passagers du "Mont-Blanc"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Espérons donc que l'autorité municipale voudra bien contribuer pour une part à cette dépense, et faire quelque chose qui remplisse les conditions voulues.

Du reste, cette horloge pourra toujours être utilisée dans le nouvel Hôtel des Postes, — qu'on nous promet.

Ah ! de ce dernier, ne parlons pas : son heure, à lui, n'est pas encore venue, hélas !...

Et cela se comprend. Les malheureuses affaires du Tessin ont donné au pouvoir fédéral tant de besogne et de soucis, qu'il a autre chose à faire pour le moment qu'à s'occuper de cette construction.

Telle est la cause du retard dont on se plaint.

Mais, cependant, si nous devons attendre que cette crise politique soit entièrement apaisée, et que les conservateurs et les radicaux tessinois s'embrasent à la pincette... ça pourrait encore aller loin !... L. M.

Les passagers du « Mont-Blanc. »

Après avoir fait la description de ce beau vapeur à hélice et à deux ponts, dont la coque blanche se détache sur le bleu foncé des eaux, et dont l'intérieur est si bien aménagé ; où tout reluit, respandit, étincelle ; où le grand salon-restaurant des premières est meublé, décoré avec tout le luxe et le confort désirables, M. Emile Daullia, dans son charmant ouvrage, *La vie à Evian-les-Bains* (*), donne ce croquis, pris sur le vif, des étrangers qu'on rencontre ordinairement sur le *Mont-Blanc*, pendant la belle saison.

« Les places assiégées sont bientôt occupées par cette société cosmopolite, que l'on retrouve partout en voyage et particulièrement en Suisse.

» C'est, avant tout, l'inévitable famille anglaise, toujours nombreuse, encombrante, avec ses monceaux de colis à la main, et son sans-gêne prémédité, faisant partout tache d'huile et obstruant les passages. Le monsieur, — Mylord ! — raide, l'air gourmé, ennuyé, promène mélancoliquement un véritable télescope à l'horizon. La dame, — Mylady ! — d'âge mûr, longue et sèche, frileusement enveloppée dans son waterproof, ornée d'un voile, à sa capote, a le teint coupé, les traits anguleux, les lèvres entr'ouvertes, laissant transparaître l'ivoire émailé de dents en clavier, et se perd dans la lecture du *Bædecker*, qu'elle tient étalé devant elle.

» La demoiselle de compagnie, le plus souvent allemande, sans âge, sans grâce, sans tournure, veille avec une douce sollicitude sur quatre ou cinq misses qui lui ont été confiées. Celles-ci sont drôles, avec leur mine éveillée, leurs yeux

rieurs, leur chevelure brune ou blonde, leur tête espiègle, affublée d'un microscopique chapeau de canotier. Il est plaisant, pendant quelques instants, de les entendre se livrer entr'elles à un assaut de *no*, de *yes*, bien sentis, et de *aoh !* proférés sur tous les tons de la gamme. Pour compléter le tableau, il n'est pas rare de voir à leurs côtés, turbulents et volontaires, deux à trois bambins, de taille décroissante, vêtus de complets à carreaux, comme des palefreniers, et coiffés de leur horrible casquette à double visière.

» Puis ce sont les couples allemands, — réduction *Faust et Marguerite*, ou *Werther et Charlotte*, — elle, timide, aux yeux langoureux, à la physionomie placide, au teint rose et vermeil, à la chevelure blonde comme le blé ; lui, arrogant, au regard froid et fixe sous des lunettes d'or, à la tête carrée, à l'épaisse encolure, à la barbe flavescente. Ils se tiennent à l'écart, serrés dans leurs plaids. Le mari, indifférent, fume sa pipe, tandis que la femme, muette, se laisse aller à la rêverie.

» La Parisienne se reconnaît aisément à sa démarche pleine de désinvolture, son regard pénétrant et malicieux, son assurance, sa conversation vive et animée. »

Maintenant, voici notre tour, à nous autres Suisses :

« Ces personnes, dont l'air est satisfait et bon enfant, dont souvent les formes apparaissent imposantes ou exhubérantes, dont la mise est plutôt simple que recherchée, qui étalent au grand jour l'état florissant de leur santé et font l'effet, à première vue, de propriétaires inspectant leurs domaines, ne sont rien moins que des Suisses. On en voit ainsi sur le pont du *Mont-Blanc* ; et s'il vous arrive de leur adresser la parole, soyez sûrs qu'ils se mettront en quatre pour vous être agréables. »

Vous êtes vraiment fort aimable pour nous, M. Daullia, car le portrait n'est point à dédaigner.

« Les Américains, dit ensuite l'auteur que nous citons, ne font pas non plus défaut. Parmi eux, les représentants du sexe fort, avec leur teint rouge brique ou de papier mâché, leur ossature, leur barbe pendante, leur visage à tous crins et leurs allures à la *Jonathan*, n'ont rien de bien séduisant. Mais les frais minois de leurs compagnes sont à croquer, et c'est un régal pour les yeux de les contempler à la dérochée. »

Vient ensuite le portrait des Italiens, des Espagnols, des Grecs et des Russes. Ces derniers sont particulièrement flatés ; on pressent l'alliance franco-russe.

Du reste, lisez l'intéressant ouvrage de M. Daullia, dont nous ne pouvons donner, par ces fragments, qu'une idée

imparfaite ; lisez-le d'un bout à l'autre et vous y trouverez un réel plaisir.

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

III

Mais le coup était porté ; rien ne pouvait distraire, ni consoler Madeleine. La déception était trop cruelle !... c'était la fuite de ses rêves, l'effondrement de ses espérances, de ses illusions... c'était un écroulement !...

M^{me} Goulard la vit pâlir ; elle s'élança :

— Viens, mon enfant, viens, dit-elle.

A cette voix douce et tendre, Madeleine eut un brusque sursaut !... Comme étonnée, elle regarda sa grand'mère qui lui souriait, eut, à son tour, un sourire triste, puis ses yeux ternes et voilés reprurent peu à peu leur expression naturelle. Elle reporta ses regards autour d'elle, fit un effort, tendit la main à son aïeule, et se leva :

— Oui, allons-nous-en, dit-elle.

A ce moment, Suzanne rentrait dans la salle de danse qu'elle avait quittée un instant auparavant. Elle venait d'un salon voisin et était suivie d'un groupe de jeunes gens, parmi lesquels se trouvait, en première ligne, Georges Olliot. La jeune fille était rouge, animée, avait les yeux brillants, et un sourire de fierté et de bonheur errait sur ses lèvres.

A un mouvement qu'elle fit, un bouquet se détacha de son corsage ; Georges se baissa vivement, le ramassa, et, avant de le lui rendre, le porta à sa bouche.

Ce mouvement n'échappa point à Madeleine. Elle pâlit davantage, mais se redressant aussitôt, elle traversa le salon, droite et raide, et regagna l'antichambre, suivie de M^{me} Goulard.

Suzanne, malgré l'étourdissement dans lequel la plongeait l'enivrement du bal, voyant M^{lle} Goulard sortir de la salle, pâle et les yeux fixes comme une somnambule, suivie de sa grand'mère grave et triste, eut comme un brusque réveil. Adulée, complimentée, étonnée, ahurie de son triomphe, avait-elle eu le loisir de s'apercevoir des émotions bien différentes de son amie ?

A peine s'était elle demandé vaguement comment il se faisait que Georges l'invitât aussi souvent quand Madeleine était là.

Devinant soudain une partie de la vérité, elle se retourna et vit Georges Olliot derrière elle, gracieux, souriant. Elle lui lança un regard sévère, hautain, presque dur, et s'élança sur les traces de son amie.

Elle pénétra dans l'antichambre. Un domestique s'y trouvait.

— Où est M^{lle} Goulard ? lui demanda-t-elle.

— Là, fit-il.

Elle ouvrit la porte désignée.

Dans un boudoir, Madeleine était étendue sur un canapé. Elle avait perdu connaissance.

Sa grand'mère était auprès d'elle. Un médecin lui donnait ses soins.

Alors, Suzanne se laissa tomber à genoux près du canapé, et saisissant une des mains pendantes de son ancienne compagne :

— Ah ! Madeleine, ma chère Madeleine ! s'écria-t-elle.

Et, la tête inclinée, elle se mit à pleurer.

(*) Berger-Levrault, édit., Paris.